

Recherche & Alcoologie

N° 46 – Juillet 2014

Editorial

Psychotropes et violence

L'alcool, notre psychotrope licite, est perçu comme lié à la violence dans son effet même sur le buveur, dans de nombreux cas qui semblent évidents : violences sur la route, violence conjugale, violences au cours des fêtes trop arrosées. Il est exclu de nier ce lien, mais plutôt d'interroger sa force d'explication causale : sous "l'emprise de l'alcool" l'écart entre le fait concret de faire quelque chose (donner un coup de poing) et le désir de la faire diminue : le buveur ivre cogne sans délibération intérieure minimale, et son geste lui semble irréel le lendemain...

Mais l'alcool est-il la seule cause ? L'ivresse ne produit pas la violence de façon mécanique et fatale, elle peut aussi réconcilier les ennemis qui, une fois saouls, "vident leur sacs" ... En amont du geste violent lui-même, il y a la culture de la violence du buveur, son degré de haine réfléchi, sobre : le mari qui bat sa femme souvent pense qu'elle le mérite, ivre ou pas. Le jeune bagarreur ivre en bande est souvent persuadé que la virilité se prouve par l'affrontement violent. La violence physique comme performance de genre est une croyance qui pose le passage à l'acte comme devoir, l'alcool aidant le héros masculin à défendre "son honneur".

Le lien entre alcool et violence est visible, dénoncé : cette évidence ne doit pas empêcher de penser les multiples paramètres en jeu, dont celui de la culture de la haine : la construction d'un ennemi haïssable, une femme pour un homme, le camp d'en face pour une bande, etc. est aussi une des conditions premières de l'autorisation de violence "à soi-même" ; l'alcool fait flamber éventuellement une haine déjà présente sous sa forme de conviction froide.

Pour l'ethnologue, la haine est donc un puissant psychotrope, sans alcool, "antidépresseur et anxiolytique", qui construit son système théorique de lecture du monde extérieur : grâce à elle, tout devient clair, et saturé de sens : il faut lutter contre cet ennemi, point à la ligne. L'alcool fait de ce combat une évidence et une fête pour les bandes racistes par exemple, qui cherchent l'ennemi de couleur dans la rue... En revanche, le buveur ivre dénué d'idéologie préalable portera un coup brouillé dans son sens, non seulement il se réconciliera facilement devant un verre avec l'ennemi du moment, mais une fois dégrisé, il sera en proie au remord.

La culture de la haine - qui désigne une figure de l'ennemi bien dessinée au buveur éventuel - constitue une des conditions qui rendent la répétition des violences possibles, avec ou sans alcool.

Véronique Nahoum-Grappe
Membre du comité scientifique de l'Ireb

43^e MATINÉE SCIENTIFIQUE

Alcool et agressivité, une relation complexe

La 43^e Matinée scientifique de l'Institut de Recherches Scientifiques sur les Boissons (Ireb) a été consacrée à la relation entre la consommation d'alcool et les comportements agressifs ou violents. Laurent Bègue a présenté un panorama des études internationales conduites sur le sujet, ainsi que ses propres recherches expérimentales. Véronique Nahoum-Grappe, membre du comité scientifique de l'Ireb, est intervenue pour approfondir la compréhension de l'ivresse et l'utilisation de l'alcool dans les situations de conflit.

Pour Laurent Bègue, professeur de psychologie sociale à l'université Pierre Mendès-France de Grenoble et directeur de la Maison des Sciences de l'Homme (MSH Alpes), les études récentes apportent une conclusion relativement consensuelle sur l'existence d'un lien entre l'alcool et les comporte-



ments agressifs, et de nombreux travaux internationaux attestent de son effet causal. La question reste de savoir comment s'opère ce mécanisme et les voies qu'il emprunte.

➤ Effet pharmacologique ou effets d'attente ?

Deux canaux permettraient d'expliquer un effet spécifique de l'alcool. Le premier repose sur l'effet pharmacologique (effets psychomoteurs, contrôle inhibiteur...). Un développement théorique récent traite de ce que l'on appelle "la myopie alcoolique", phénomène qui tend à exacerber le rôle du contexte environnant vers un comportement agressif en cas d'ambiance conflictuelle. Le deuxième canal réside dans les effets d'attente, c'est-à-dire les effets socialement attribués à l'alcool et les croyances des consommateurs, par exemple la perte du contrôle de ses actes (souvent invoquée comme circonstance atténuante par les auteurs de violences).

Dans l'étude conduite par l'équipe de Laurent Bègue à Grenoble, l'expérimentation associe, sous prétexte d'une dégustation d'une nouvelle boisson, des doses d'alcool et des doses placebos auprès de volontaires ne sachant pas s'ils ont consommé de l'alcool ou non, ni qu'ils participent à une expérimentation liée à l'alcool. Des mesures du comportement agressif ont été évaluées avec l'intervention d'un expérimentateur "provocateur".

Les résultats montrent que le niveau d'agressivité est lié au profil psychologique des volontaires, et qu'il n'y a pas de relation simple entre la dose d'alcool ingérée et le comportement agressif. En revanche, les personnes se croyant alcoolisées se sont montrées plus agressives, révélant ainsi un effet "placebo" de l'alcool. Toutefois, cette étude singulière ne peut être opposée à elle seule aux méta-analyses ayant montré clairement un lien alcool/violence. Elle suggère une voie supplémentaire à explorer pour la prévention, en intervenant sur les attentes des consommateurs.



➤ Ivresse et alcoolisme

Pour Véronique Nahoum-Grappe, anthropologue et chercheur à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), il faut différencier la scène de l'ivresse (quelques heures, quelques jours) de la problématique de l'alcoolisme chronique (quelques décennies). L'ivresse du buveur non alcoolique est en cause dans les violences éruptives, non préméditées, dénuées de tactiques, comme de stratégies froidement conçues en amont du boire, comme le vol ou la vengeance.

Mais la violence du buveur alcoolique qui bat sa femme pendant des années est liée soit à un délire de jalousie typique de sa pathologie, soit à un système de croyance culturelle qui définit la femme comme devant être battue : il la bat quand il a bu et aussi quand il n'a pas bu, le buveur alcoolique à jeun est de très mauvaise humeur *a priori* ! L'alcool est bien sûr un contexte crucial dans le passage à l'acte violent, mais pas sa cause unique.

➤ Hétérogénéité des scènes d'ivresse et du danger

Les scènes d'ivresse sont, elles, très hétérogènes : au début, la seule idée de boire, les premières signes de l'ivresse, sont en général liés dans

notre culture à une jubilation collective, un changement de temps social : du travail sobre à la pause réjouissante. Puis, avec la durée du boire, l'écart entre le désir et le réel, important en temps de sobriété, se réduit : le buveur ivre agit avant de prévoir son geste, et au réveil du matin il ne sait plus si la scène était réelle...

En ce sens, la situation est dangereuse, non pas seulement à cause d'un mécanisme de désinhibition, qui suppose une image de couvercle levé, mais à cause de cette coupure d'avec le monde réel, qui suppose une régression à un espace (peut-être enfantin) où les frontières entre le dedans et le dehors du corps sont brouillées. Enfin, la situation dangereuse par excellence se situe en fin de la scène d'enivrement, au bout de la nuit, quand l'éthanol a totalement envahi le système neurocognitif du buveur...

La fin de la nuit "blanche" apparaît donc comme un moment de dangerosité accrue, car les buveurs en bandes souvent masculines, qui ne veulent pas quitter le monde en abîme de la nuit, sont dans un degré d'alcoolisation extrême, et chavirent dans l'espace où "au-delà des bornes, plus de limites". Il est clair qu'ils sont à ce moment-là dangereux pour eux-mêmes et pour autrui.

ENTRETIEN AVEC LE PROFESSEUR VINCENT SAPIN

SAF : donner l'alerte à l'aide de marqueurs d'alcoolisation *in utero*

Vincent Sapin est professeur des universités, praticien hospitalier, et directeur de l'équipe d'accueil EA 7281 R2D2 à la Faculté de médecine de Clermont-Ferrand (Université d'Auvergne).

Il nous explique la recherche qu'il a engagée avec son équipe dans le but de trouver des bio-marqueurs qui permettent d'identifier, pendant la grossesse, un risque de syndrome d'alcoolisation fœtale (SAF).

R&A : Quel serait l'aboutissement idéal des travaux que vous conduisez actuellement ?

L'idéal serait d'identifier des bio-marqueurs que l'on pourrait détecter pendant la grossesse et qui témoigneraient d'une prise d'alcool par la future mère avec un passage dans les compartiments fœtaux, ce qui indiquerait une exposition du fœtus à l'alcool.

Aujourd'hui, on ne dispose que de marqueurs maternels indirects pendant la grossesse qui indiquent une consommation d'alcool mais pas la quantité délivrée au fœtus. On ne dispose de marqueurs fœtaux qu'à la fin de la grossesse avec le dosage des éthers éthyliques des acides gras, dans les premières selles de l'enfant (méconium).

R&A : Est-ce que cela permettrait d'intervenir pendant la grossesse pour prévenir un SAF ?

Le schéma d'intervention tel que nous l'imaginons part d'un signe d'appel, par l'obstétricien, la sage-femme (à l'échographie par exemple) ou tout autre praticien, qui soupçonne ou constate une alcoolisation de la future mère. Aujourd'hui, les cliniciens pratiquent une amniocentèse pour déterminer s'il existe des anomalies caryotypiques, métaboliques infectieuses ou toxiques, sans pouvoir accéder à l'information sur l'alcool.

Ce que nous voulons, c'est mettre en évidence des marqueurs présents dans le liquide amniotique directement en lien avec une exposition fœtale et permettant d'indiquer au clinicien qu'on est en présence de stigmates d'alcoolisation, pour compléter le panel d'anomalies recherchées.

R&A : Comment agir à partir de ce constat ?

En fonction de ces résultats, c'est bien entendu au clinicien, dans son dialogue avec la future maman, d'informer des conséquences fœtales possibles et aussi de prévenir d'éventuelles conséquences plus graves pour le fœtus.

Il s'agit donc d'un outil biologique qui peut permettre, d'abord d'avoir une réponse, par exemple face à un retard de croissance intra-utérin, et ensuite d'intervenir en amont de la naissance auprès de la mère.

R&A : Les marqueurs que vous testez actuellement révèlent-ils un SAF ou seulement une présence d'alcool ?

Nous travaillons actuellement, dans un modèle animal, sur des marqueurs biologiques qui indiquent l'absorption d'alcool par la mère gestante et l'atteinte fœtale. Par la suite, ce qu'on pourra dire, s'il y a présence de ce marqueur, c'est qu'il y a une alcoolisation fœtale. Ce qui ne signifie pas systématiquement un SAF typique, sauf dans les cas les plus graves.

L'avancée principale est que cette information n'existe pas aujourd'hui pendant la grossesse mais seulement après la naissance. Il existe déjà des stratégies d'intervention pour limiter le développement de signes SAF chez des nouveau-nés. Ce que nous voulons apporter, c'est un marqueur d'alerte *in utero* qui apporte deux éléments clés : d'une part la mère consomme de l'alcool pendant la grossesse, d'autre part ces consommations sont suffisantes pour qu'il y ait atteinte fœtale.

Titre de la recherche : "MicroARN du liquide amniotique lors du syndrome d'alcoolisation fœtal : quantification chez la rate gestante et chez la femme enceinte".

Brèves

Prochaine Matinée de l'Ireb "Alcool et médicaments"

La prochaine Matinée scientifique se déroulera le 7 octobre prochain à Paris et traitera des interférences de l'alcool avec le métabolisme (pharmacocinétique) et l'efficacité thérapeutique (pharmacodynamie) des médicaments. Elle sera animée par les professeurs Philippe Beaune, professeur des universités (Université Paris Descartes) et praticien hospitalier, expert en pharmacogénétique, chef du service de biochimie à l'hôpital Georges Pompidou, et Patrice Couzigou, hépato-gastro-entérologue, professeur des universités et praticien hospitalier (Université Victor Segalen - CHU de Bordeaux) et membre du comité scientifique de l'Ireb.

Journée scientifique 2014 : l'interaction gènes/environnement

La prochaine journée scientifique de l'Ireb se déroulera le 3 décembre prochain sur le thème : *Gènes et environnement, quelles interactions dans les comportements vis-à-vis de l'alcool ?* Pour l'occasion, deux scientifiques reconnus mondialement ouvriront et clôtureront la journée. Il s'agit de Richard Tremblay, professeur émérite de pédiatrie, psychiatrie et psychologie à l'Université de Montréal, et du professeur Rainer Spanagel, physio-pharmacologue à l'Université de Heidelberg, connu notamment pour ses travaux sur l'addiction. *Pour toute information ireb@ireb.com*

Rapport d'activité de l'Ireb

Il présente comme chaque année l'ensemble des activités de l'Ireb, notamment la liste des travaux conduits par les 32 équipes de chercheurs subventionnées en 2013-2014, dont 22 en sciences biomédicales et 10 en sciences sociales, réparties dans treize régions françaises et en Belgique. Le rapport est consultable et téléchargeable sur www.ireb.com

Recherche & Alcoologie

La lettre d'information de l'Ireb est publiée par l'Institut de recherches scientifiques sur les boissons

Directeur de la publication : Christian Lafage
Réalisation : GM conseil / 62 Avenue
19, avenue Trudaine - 75009 Paris
Tél. : +33 (0)1 48 74 82 19
Fax : +33 (0)1 48 78 17 56
e.mail : ireb@ireb.com

Base documentaire de l'Ireb consultable sur Internet : www.ireb.com

SOCIOLOGIE

Styles d'éducation et consommation des étudiants

Ludovic Gaussoit, Nicolas Palierne et Loïc Le Minor font partie de l'équipe de sociologues de l'Université de Poitiers (GRESO). Ils se sont engagés dans une recherche visant à évaluer l'influence de l'éducation familiale dans le temps et sa capacité à transmettre aux jeunes les ressources pour "résister" tant à l'attrait des substances psychotropes, comme l'alcool et le cannabis, qu'à l'influence des pairs.

"Il existe très peu d'études en France sur l'importance de la famille dans la régulation des consommations" souligne Ludovic Gaussoit. L'influence des styles d'éducation parentaux (SEP) a donc été étudiée à partir d'une enquête par questionnaire auprès des étudiants de Poitiers, complétée par la réalisation de plus de 60 entretiens semi-directifs. Ces derniers permettent de mieux comprendre la permanence des effets de l'éducation parentale, de l'enfance à la majorité. L'analyse des entretiens est toujours en cours.

Vigilant, Autoritaire, Indulgent ou Négligent ?

Le style éducatif parental est abordé à partir d'un test (Authoritative Parenting Index) qui permet de mesurer un niveau d'exigence (encadrement, supervision) et de sollicitude (expression affective, écoute) des parents.

Le croisement des deux dimensions permet de dégager quatre styles éducatifs parentaux : une forte présence conjointe de sollicitude et d'exigence définit le style "Vigilant" ; une forte présence d'exigence et un faible niveau de sollicitude renvoient au style "Autoritaire" ; une forte présence de sollicitude et un faible niveau d'exigence correspondent au style "Indulgent" ; enfin un score relativement faible à ces deux dimensions caractérise le style "Négligent".

Les relations entre style d'éducation et consommation

"Les plus faibles consommateurs disent reproduire les normes familiales de consommation, mis à part les enfants de parents alcooliques ou de religion musulmane" explique Nicolas Palierne.

S'il semble exister une relation entre non-consommation et éducation autoritaire chez les plus jeunes (collèges), le style autoritaire peut toutefois aboutir à des résultats contradictoires chez les plus âgés, puisqu'on retrouve des principes exigeants d'éducation aussi bien chez des non buveurs que chez des consommateurs à risque. Le SEP évolue avec l'âge tout comme son influence sur les consommations. *"Il n'y a pas d'effet univoque des styles d'éducation parentale"* remarque Ludovic Gaussoit. Le style "Vigilant", qui associe haut niveau d'exigence et de sollicitude, apparaît souvent comme protecteur, mais c'est surtout la dimension de sollicitude, de soutien, qui semble protéger les étudiants le plus efficacement des consommations les plus à risque, au regard du test AUDIT.

"Le style Vigilant peut être plus protecteur pour la consommation chronique tout en étant beaucoup moins pour les consommations ponctuelles importantes et le style Indulgent peut se révéler efficace contre les consommations les plus à risque" analyse Ludovic Gaussoit.

Les chercheurs rappellent en conclusion que les styles parentaux, souvent négligés dans l'approche des consommations excessives des jeunes, y occupent très probablement une part plus importante que ce que l'on pense habituellement. Et ils déplorent que peu de chercheurs s'y consacrent actuellement en France : si cet objet de recherche est pris dans des enjeux politiques et moraux, il ne doit pas pour autant être abandonné par la sociologie.

Titre de la recherche : "L'entrée à l'université : permanence et évolution de l'effet des styles éducatifs parentaux sur les consommations d'alcool et de cannabis des étudiants".